

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 MAI 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Chronique : Deux fortunes, par Catherine Parr.—Les derniers des Kersaldec (avec illustration), par C. Colonnier.—La statue de M. de Maisonneuve, par J. H. Charland.—La littérature française au XIV^e siècle, par Paul Durand.—Carnet de la cuisinière.—Poésie : La toilette de Constance (avec illustration), par Charles Delavigne.—Concert des pressiers.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Sans-Mères (suite).

GRAVURES : Le printemps.—Beaux-Arts : Pas d'admission sans affaire.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | | | | | |
|-----------------------|---|---|---|---|-------|
| 1 ^{re} Prime | • | • | • | • | \$50 |
| 2 ^{me} " | • | • | • | • | 25 |
| 3 ^{me} " | • | • | • | • | 15 |
| 4 ^{me} " | • | • | • | • | 10 |
| 5 ^{me} " | • | • | • | • | 5 |
| 6 ^{me} " | • | • | • | • | 4 |
| 7 ^{me} " | • | • | • | • | 3 |
| 8 ^{me} " | • | • | • | • | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | • | • | • | • | 86 |
| 94 Primes | | | | | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS ABONNÉS

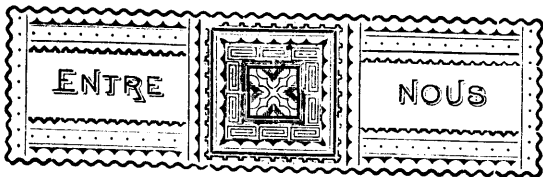
Nous prions ceux de nos abonnés qui ont changé de demeure au premier mai, de vouloir bien nous faire connaître leur nouvelle adresse s'ils veulent ne pas subir de retard dans la réception de notre journal.

NOS PRIMES

SOIXANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le soixante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'Avril) aura lieu SAMEDI, le 4 MAI, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



** C'est un usage conservé depuis longtemps, quand un journal célèbre un de ses anniversaires, de remercier ses lecteurs et de leur promettre mer et monde pour l'avenir, et le MONDE ILLUSTRÉ, entrant dans sa sixième année, connaît trop ce qu'il faut sacrifier à l'étiquette pour ne pas s'y conformer, tout en faisant des réserves.

Nos lecteurs, nos abonnés, certes, nous avons trop de respect pour eux et pour leurs écus, pour ne pas les remercier humblement de l'honneur grand qu'ils nous font chaque semaine d'acheter notre journal, qui pour les gravures, qui pour les primes, quelques uns même pour lire notre prose, mais nos collaborateurs ont des droits aussi et je les prie, au nom du journal, d'agréer l'expression de notre plus sincère reconnaissance, en leur faisant vaguement entrevoir le jour où ils seront

aussi grassement rétribués que des agents de change.

J'irai même plus loin, car si nos abonnés deviennent aussi nombreux que les fils de l'antique Jacob, ou les sables qui couvrent les rivages de la mer, ils arriveront peut-être à gagner autant d'argent que les hôteliers et cela, sans rien faire, puisqu'il est admis par nombre de nos contemporains, que faire des articles est un métier des plus facile ; il ne s'agit que d'écrire tout le jour et tous les jours.

Les braves gens qui se figurent cela ne se doutent même pas de ce que c'est.

Quoiqu'il en soit nous ferons en sorte de vous intéresser de plus en plus.

** Quand à la toilette du journal, il en est de même pour les feuilles illustrées que pour les enfants.

Pendant les cinq premières années, à part les grands jours de fête, on ne voit guère nos gamins et nos fillettes songer à être bien élégants et, quand même ils y penseraient, les parents, cherchant l'économie, se gardent bien de dépenser en rubans et colifichets l'argent qu'ils emploient mieux au confort de leur chère progéniture.

Il n'y a guère que les riches qui puissent se permettre le luxe, tout en ne négligeant pas le substantiel.

Quand M. L. O. David fonda l'*Opinion Publique*, en 1870, il appela l'attention des lecteurs sur ce point essentiel, et leur fit observer en excellents termes que l'on comptait surtout sur eux pour soigner la mise du journal.

"Si quelquefois, disait-il, sa toilette est négligée, vous vous rappellerez que c'est sur vous qu'il compte pour paraître avantagement dans le monde, et y produire tout le bien désirable. Il demande bien peu pour ce qu'il vous donnera : quelques sous épargnés sur des plaisirs futiles suffiront à son existence. Vous ferez une bonne œuvre et vous en serez récompensés au centuple. Rappelez-vous que c'est par la lecture, par l'instruction que l'homme développe les facultés que Dieu lui a données et acquiert les moyens d'élever et d'améliorer sa condition matérielle."

Grâce à Dieu et à la bonne volonté de nos amis nous avons pu élever le MONDE ILLUSTRÉ, d'une manière convenable et le rendre fort et robuste, nous allons songer maintenant à lui donner le luxe que ses parrains réclament pour lui.

** Une des questions auxquelles nous avons apporté le plus d'attention est celle des gravures, et il faut être du métier pour comprendre toutes les difficultés qu'il y a à vaincre pour arriver à donner chaque semaine du nouveau, du bon et surtout du local.

• Nous avons résolu le problème en décidant d'employer la phototypie ou plutôt un nouveau système de phototypie, breveté, qui nous permettra de reproduire des vues, scènes diverses, réunions publiques, groupes, paysages, monuments etc., avec la fidélité la plus absolue, puisque c'est le soleil qui est le principal artiste.

A ce propos, je me fais l'interprète des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ en priant nos lecteurs et tous les photographes de nous envoyer des vues des localités qu'ils habitent, avec quelques notes explicatives ; autant que possible la photographie de l'église, de la maison d'école, de la mairie, portraits, etc., et généralement des monuments principaux, de manière à collaborer ainsi à notre œuvre.

Le système que nous avons adopté est aussi parfait que possible, et nous pouvons garantir une excellente reproduction.

Au reste, en ce faisant, nous suivons un peu l'exemple des grands journaux d'Europe qui emploient concurremment la gravure sur bois et la phototypie, et le succès qu'ils ont eu est une garantie de celui qui nous attend.

** Mais je parle d'avenir, sans prendre garde que demain, peut-être, nous n'aurons plus le droit de parler français dans notre Canada resté si attaché à la belle langue de la vieille patrie.

Deux questions, en effet, passionnent en ce moment nos bons amis d'Ontario et un peu d'Anglais de la province de Québec : l'affaire des Jésuites et

l'abolition de la langue française. Ce qu'il leur faut, à ces amants de toutes les libertés, c'est que la liberté des cultes et des langues soit abolie.

Sur la première question, ils vont se casser le nez.

Quand à la deuxième, ils auront beau se casser la tête, je ne crois pas qu'ils arrivent à grand chose.

Que les Anglais, aussi loyaux qu'intolérants, exigent que tous les sujets britanniques ne parlent qu'anglais, je les comprends, en tenant compte du peu de développement de leur encéphale, mais s'ils veulent être logique, qu'ils commencent donc par le commencement, par la tête, et qu'ils exigent d'abord que la Reine, notre très gracieuse souveraine, parle leur propre langue.

Sa Majesté emploie la langue allemande dans sa famille et se sert du français dans ses relations avec ses amis ; elle parle très bien le gaélique, dit-on, et comprendrait Morrisson, son loyal sujet, s'il lui était présenté, mais il est reconnu qu'elle néglige beaucoup la langue nationale.

Imiter la reine serait-il donc un crime aux yeux des Ontariens, et suivre un exemple qui vient de si haut est-il chose mauvaise ?

La liberté de religion et le droit de nous servir de notre langue nous ont été gardés par les traités et se résument dans cette devise bien française, écrite partout en français dans tous les pays anglais : *Dieu et mon droit*.

** Il y a déjà quinze jours que je ne vous ai parlé du général Boulanger ; en vérité, ce silence est beaucoup trop long, car la personnalité du *brav' général* est trop en vue pour qu'on la néglige.

Son séjour à Bruxelles n'a pas été plus long qu'on ne s'y attendait, car le gouvernement belge a fait comprendre à l'ami de Louise Michel que sa présence était au moins inutile dans le pays du Saro et qu'il ferait aussi bien de transporter ses pénates ailleurs.

Il s'est décidé à aller à Londres où il se trouve un peu chez lui, puisque sa mère était anglaise, et qu'il a plusieurs cousins dans la cité des *cockneys*.

Cette aventure a aussitôt donné prétexte aux journaux anglais de prôner bien haut la liberté dont on jouit dans la vieille Angleterre.

—Voyez, disent-ils, la différence qui existe entre notre pays et les autres nations de l'Europe, chez nous tout le monde est bien accueilli ; voleurs, conspirateurs, caissiers en fuite, communards, généraux encombrants, déserteurs, etc., sont reçus comme de véritables sujets britanniques. La liberté n'existe que chez nous.

Tout cela est, en vérité, très charmant et surtout très britannique, mais quand à être une spécialité d'Albion, je ne crois pas que la liberté s'estime si peu qu'elle ait choisi pour patrie exclusive le pays des propriétaires féroces et des persécuteurs de l'Irlande catholique.

Non, non, il faut en rabattre de ce cliché ridicule et si peu justifié.

Que l'Angleterre possède en son sein plus de gueux et gens inavouables, étrangers, que les autres nations, c'est possible, je le crois même sincèrement et je n'en vois la raison qu'en son système de réclame ci-dessous, système qui lui amène naturellement une émigration toute spéciale qu'aucun peuple ne lui envie ; mais de là, à prétendre à avoir plus de liberté qu'il n'en existe ailleurs, erreur, et leur profonde !

** Aussitôt que le général Boulanger—Anglais par sa mère, cependant—mit le pied en Angleterre, un employé du bureau des affaires étrangères est allé le trouver, (nous disent les dépêches de Londres) et lui a fait connaître les conditions auxquelles il devrait se soumettre pour vivre dans le pays des insulaires anglo-saxons, ce qui signifie en prose vulgaire :

—Mon cher général, soyez le bienvenu chez nous, nous vous félicitons de venir à Londres pour échanger les écus de vos partisans, contre des biftecks, rosbifs et plumpuddings, mais, de grâce, ne faites pas trop de tapage et gardez-vous bien de nous susciter des embarras avec la France, qui a de trop bons canons et de trop bonnes raisons pour ne pas se laisser ennuyer longtemps. Promettez-nous d'être bien sage, d'amener ici tous vos amis,